

Paul ARDOUIN a accroché sa charrue à l'étoile de la fraternité

Quand Félix Castan nous a quittés, Claude Sicre a idéalement titré dans LA DEPECHE, et on pourrait en dire tout autant de Paul Ardouin, " il a défié son temps".

Né à Saint Porquier en 1921, au bord de la Garonne (" nous étions amoureux d'elle et de sa vallée"), dans une famille de métayers., il est resté toute sa vie " le petit fils d'un ouvrier agricole à 150 sous par jour".

Comme les deux millions de métayers et de fermiers de cette époque, il a grandi dans une famille pauvre mais qui n'a jamais baissé la tête. Il s'est construit dans un univers familial plein de vie, de rêves et entouré d'une grande affection. Entre une mère très fervente catholique et un grand père anticlérical " qui bouffait un curé à tous les repas et un saucisson le jour du vendredi saint", il avait mesuré très tôt que le monde n'était ni plat, ni unanime.

Une enfance heureuse et intense comme celle de beaucoup d'enfants de l'époque pour lesquels le terrain de jeu n'était pas la tablette de l'ordinateur mais le village d'Escatalens et les êtres qui le peuplaient. Il se plaisait à raconter des anecdotes de légende " un jour, avec un copain nous avons mangé, en son absence, la crème d'une habitante d'Escatalens qu'elle laissait refroidir sur le rebord de la fenêtre. A son retour à la maison, elle poursuivait son chat, en jurant après lui, avec un balai !".

D'une vie de combat pour la coopération agricole, l'accès à la terre, l'indexation des prix, les retraites agricoles la plus marquante a été incontestablement la réforme ; en 1945, du statut du fermage et du métayage, dont il a été, à 25 ans, un acteur clé sous l'égide d'un grand ministre de l'agriculture, Tanguy Prigent. Action libératrice " qui mettait fin à un système d'exploitation vieux de plusieurs siècles qui avilissait les plus petits".

C'est pour cela que dans la bouche de Paul Ardouin le mot " progressiste " ne sonnait pas creux et n'était pas incantatoire. Il avait la mémoire vive des combats et de la dignité des " damnés de la terre". Les ressorts de l'action collective et la psychologie des hommes n'avaient plus guère de secrets pour lui. Il savait plus que quiconque, pour avoir été sur le front de l'écriture de l'histoire sociale, qu'elle s'arrache à la force du poignet et qu'il n'était pas simple d'affronter " les tricheurs et les gros bonnets de la grande propriété foncière". Génération admirable de militants qui ont su tisser des convergences concrètes pour faire avancer une cause (loin des postures autocentrées qui engagent peu). Loin aussi de toute récusation qui est bien souvent la marque du désenchantement et surtout de notre impuissance actuelle.

Il a absorbé beaucoup de son énergie au détriment de son exploitation et de sa vie familiale mais il n'a pas perdu son temps. A la faveur de ses combats syndicaux qui ont suivi la Libération, il a plongé au coeur de la France rurale tel un ethnologue (Bourgogne, Landes, Allier, Vaucluse, Roussillon) Ce brillant écolier avait puisé dans les valeurs de la République la passion du débat des idées dans la filiation d'un Jean Jaurès et d'un Renaud Jean. Pour lui, " apporter la contradiction", n'était rien d'autre que la culture du partage qui élève les hommes et la société.

A plus de 90 ans, il avait gardé la même flamme pour parler, avec une aisance inégalable, aussi bien à des élèves de 6° du collège de Montech qu'aux participants d'une Conversation socratique sur la place Arnaud Bernard à Toulouse où il avait subjugué tout le monde. Une capacité stupéfiante à tenir tête à qui que ce soit. En marquant toujours fermement la frontière entre la dialectique qui éclaire de la démagogie qui enferme et rabaisse.

A fin de sa vie, il a mesuré avec plus de relief que la terre était un bien infiniment précieux " autrefois, quand vous retourniez la terre, si vous vous amusiez à labourer derrière une paire de boeufs, vous pouviez ramasser une boîte de vers de terre par sillon pour aller à la pêche. A l'heure actuelle vous pouvez toujours courir..."

De la fenêtre enchantée de son écosystème familial, au pied de Garonne, dans la symbiose entre l'homme et l'animal, une anecdote restera, au fond de moi, et pour toujours, bouleversante et indicible " quand les boeufs avec qui je labourais entendaient

sonner les cloches de Cordes à midi, ce n'était pas la peine d'insister, ils rentraient à la maison." Et il ajoutait avec amusement " c'étaient en quelque sorte des boeufs syndicalistes !".

Il a accroché, toute une vie durant et jusqu'à son dernier souffle, sa charue à l'étoile libératrice des hommes . Merci Paul pour le message de votre " riche vie de pauvre " (pour reprendre la très belle expression de Camille Bégué) qui n'a pas fini de nous inspirer et de nous émouvoir.

Alain DAZIRON